

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Pierre Ouellet, Catherine Fortin

Hugues Corriveau

Numéro 129, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36847ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2008). Compte rendu de [Pierre Ouellet, Catherine Fortin].
Lettres québécoises, (129), 36–37.



☆☆☆☆ 1/2
Pierre Ouellet, *Voire*, Montréal, l'Hexagone,
coll. « L'appel des mots », 2007, 432 p., 14,95 \$.

« Récrire, revivre :

Remonter le temps de repentir en repentir »

Devant le plaisir de revenir à soi.

Ce fort recueil de Pierre Ouellet propose la réédition de trois livres maintenant inaccessibles, à savoir *L'Omis* (paru en France, chez Champ Vallon, en 1989), *Sommes* (édité par l'Hexagone, également en 1989) et *Rebouts* (publié en Catalogne, chez Noésis, en 1992). C'est avec le plus grand soin et le plus grand sérieux face à l'entreprise de réédition que Pierre Ouellet nous présente son livre :

Je n'ai jamais fini de vivre ce que j'ai vécu. Je n'aurai jamais fini d'écrire ce que j'ai écrit. Chaque instant de ma vie est une variante de ce qu'elle aurait pu être, comme si d'autres versions de mon bistoire étaient toujours possibles. Il n'en va pas autrement des livres, qui tirent leur vérité du fait qu'ils sont une « possibilité » parmi tant d'autres. Derrière chaque vers, chaque phrase, l'éventail grand ouvert d'autres vers, d'autres phrases dont ils tiennent lieu ou prennent la place. (« Liminaire », p. 10)

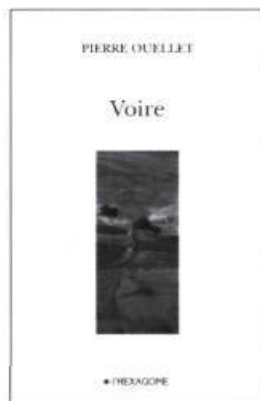
Et il n'est pas question un instant de juger l'entreprise futile. Car ces textes sont encore efficaces et d'une grande pertinence. De plus, ils nous permettent de voir que, par delà 1990, le poète entreprenait une recherche formelle à laquelle, encore cette année, il est resté fidèle, avec son dernier livre paru, *Dépositions*, qui lui a mérité le Grand Prix Québecor du Festival international de poésie de Trois-Rivières.

CONTRE « L'ENDORMISSEMENT DES VÉRITÉS »

L'amour qui ouvre la voix dans le premier recueil s'attarde à l'image d'une femme irremplaçable, telle qu'elle impose son incidence vitale jusqu'à devenir essentielle au poète « dans le fait vaste de/l'aimer » (« L'absence à soi », p. 26), précisant



PIERRE OUELLET



que « sa bouche [est] : l'unique chemin / que prend le monde jusqu'à [leurs] mains » (*Idid*, p. 34). Nul meilleur chant que ce cantique qui la glorifie. Les textes ont cette façon d'être exaltés, d'aller au bout du souffle dans l'extrême limite des images qui meurent et ressuscitent, s'enivrent d'elles-mêmes, se fragmentent, s'essoufflent et recommencent, tel l'amour décrit, la femme unique, l'incomparable vivante :

*Je sais que sa vie
recule en elle
jusqu'à la naissance*

*pour prendre élan dans le
désir de vivre sans rien encore
avoir vécu*

*ce mouvement de tous
ses membres fait battre un autre
cœur en elle : le pouls du monde
bat pour
elle seule* (« L'enlevée », p. 69)

S'OUVRIRE AU DEVENIR

Et la mer apparaît, telles vagues aussi qu'au jour on perçoit, tel temps donné de penser le vivant : « [...] le jour / la vie se pend à ce qui reste à vivre / ailleurs où elle creuse sa nuit l'oiseau / survole une tombe l'aile lourde du poids que fait / le vide sous chaque battement [...] » (« L'encontre », p. 102). Cette errance dans le réel a du sens de surcroît, tend ses lignes de mots jusqu'à tenter de percer le mystère d'un silence sous-jacent. La gravité à laquelle semblent échapper les oiseaux est aussi celle d'entendre gronder la dureté du savoir, car « on raconte qu'il y a quel- / que chose en ce / bas monde des récits se recueillent par / milliers dorment dans les faits » (« L'avenant », p. 149).

NUDITÉ DU MONDE

Comme la femme tant aimée dans sa nudité de corps désiré, voilà aussi que nues sont les vérités que le poète aspire à cerner : « Les choses arrivent dans l'ignorance où elles sont du désir qu'en chaque parole nous leur exprimons : qu'elles s'étendent nues sous le regard que nous leur jetons, aussi transparent que le voile de leur vrai nom, qui couvre l'absence où elles se tiennent à distance de nous. » (« Faces », p. 163-164) Que le dévoilement sache cueillir en son milieu le sens caché, voilà bien aussi quelques tentations qui ouvrent *Sommes*.

Textes d'une rare densité, philosophiquement complexes, ces proses incarnent le tournoiement du sens qui jamais ne se fige chez Ouellet. Et les contraires s'étreignent alors dans l'ultime évidence que la vie est mortelle tout autant que vivante, en elle seule se tenant la promesse de soi ; comme le dit le poète : « il y a une heure qui ne / compte pas dans l'éternité qui / commence et finit par soi » (« Les cavales qui emportent », p. 180).

LES VENTS CONTRAIRES

L'oxymore travaille le poème jusqu'en sa substantifique moelle chez Ouellet. Rien n'est jamais à la mesure du dire simple. Il faut lire tout aussi bien les poèmes en vers libres des « Cavales qui emportent » que ceux du « Ciel commun à tous » pour s'en convaincre. Il y a là de l'intelligence à vif. « Le sens des choses [n'est-il pas] le parfum des noms

qu'on jette au feu du monde... que leur présence énigmatique ne cesse d'attiser » (« Piles », p. 363) ?

HAUSSER LA VOIX

Dans *Rebats*, on croirait que Michel de Montaigne jette un peu les yeux sur la tranquillité du monde : « je vis loin / de vivre : dans sa / campagne où c'est / mourir

qui refleurit » (p. 379). On ne pourrait pas affirmer qu'il y a dans ce recueil une sorte de réconciliation avec la nature, mais le calme sous-jacent de ces textes les en approche : « Je prends le rac- / courci de me taire / pour ap- / procher plus vite / ce que vivre me dit / de plus vrai que réel » (p. 380). *Voire* est d'une telle richesse qu'il est impossible d'en cerner en si peu de temps l'effervescence. Une chose est certaine, il fallait qu'on nous redonne ces textes pour le plaisir assuré de leur permanence et de leur modernité.

☆☆ 1/2

Catherine Fortin, *Le silence est une voie navigable*,
Montréal, le Noroît, 2007, 78 p., 14,95 \$.

Gare aux redites



CATHERINE FORTIN

Ou comment éviter certains poncifs.

Catherine Fortin, au moment où j'écris ces lignes, vient d'apprendre que son recueil *Le silence est une voie navigable* est en lice pour le Prix de poésie du Gouverneur général du Canada 2007. La chose n'est pas sans étonner, même si rien dans ce recueil n'est si mauvais que ce choix serait scandaleux, mais rien non plus ne peut le distinguer au point d'en faire l'un des livres phares de l'année.



« DU BORD DE QUELQUE CHOSE »

Le titre de la première partie étonne, pour le moins. Comment ne pas être saisi par « Les semblants bleus de la nuit » qui viennent nous proposer la rencontre inopportune de ces « blancs » devant ces « bleus » ! Dès le premier texte, nous apprenons que « le vent / [...] apporte des nouvelles d'ailleurs » (p. 9), renouant avec une jolie image éculée. Attention, ce n'est pas, et heureusement, toujours aussi sucré, puisqu'il est parfois « l'heure d'allumer / la vigilance » (p. 10) :

*ce qui meurt à la fenêtre
nul ne peut le retenir
mais à l'extrême l'indicible
repousse toujours plus loin
le jaillissement ordonné
de la lumière où s'amenuise
la force entière du matin* (p. 10-11)

Malgré qu'on nous convie bien maladroitement « au quai de l'absurde » (p. 15), et qu'on nous assure qu'« une sensation tenue / s'attable à l'oubli » (p. 17), « Certaines nuits on ignore / si le langage nous survivra » (p. 21). Mais que faire avec « Les raclures du temps » et « la silhouette du néant » ? Le problème de ce recueil tient à ces trop nombreuses scories qui catastrophent.

TROUVER SA VOIX

La seconde partie, « Territoire de l'obscur », est de loin supérieure. Même si, encore là, nous sommes stupéfiés quand « les sons burinent leur danse en grappes de soleils » (p. 36). Les textes en prose trouvent mieux à dire la quête d'écriture, et « désormais nous n'irons plus chercher la plénitude aux confins du monde. Mais dans l'intimité des choses et du regard. Dans la douceur que suppose le simple fait d'être vivants » (p. 52).

CHERCHER SON LIEU

L'auteure essaie, dans cette « voie » qu'elle emprunte, de parvenir à un équilibre entre parole et silence, entre les lieux qui, vivants, exultent. C'est avec une sagesse orientale que les choses parfois se disent : « Pourquoi sauver des jours de voyage / quand le parcours lui-même / est la destination ? » (p. 59) La violence est difficile à contrer dans ces textes qui questionnent, souvent à la manière d'Anne Hébert, l'ultime instance de l'espoir : « pour soigner les ravages du doute / nous aurons apporté quelques certitudes / de la chance pour suivre nos rêves / puis une sorte d'accent étouffé / et quelque chose de noir et de très pur / pour la survivance » (p. 72-73).

Félicitations à Pierre-Léon Lalonde pour sa nomination au Prix des libraires du Québec

